

sés ; le crime me paraissait improbable, mais enfin il était possible ; ensuite la folie du logis allait plus loin. Cette folie de Wen-Sien, cette intrépidité de Wen-Koï, n'étaient-ce point des ruses ? La complaisance de mes porteurs n'avait-elle point pour but de m'endormir sur les précautions à prendre ? Il me paraissait d'un caractère fort doux ; mais on n'a pas tort de se défier, surtout des hommes mielleux et aux paroles sucrées ; si j'ai été trompé dix fois dans ma vie, je l'ai été neuf par des individus qui semblaient doux comme des agneaux ; ce sont ordinairement des réservoirs à hypocrisie ; sans doute, si ces hommes m'eussent assassiné, c'eût été le dernier mauvais tour qu'on m'eût joué dans le monde ; mais j'aimais mieux m'exposer à m'en faire jouer d'autres. Je devais donc me défier de tout le monde, et j'étais dans un cruel embarras.

Le matin venu, j'aurais bien voulu m'alléger d'abord de Wen-Sien, mais il me déclara qu'il me suivrait malgré moi. Je n'osai pas insister ; je craignais de le rendre plus fou. Le voyage commença d'ailleurs sous d'heureux auspices ; nous marchions toujours à travers des montagnes ; partout j'eus lieu d'admirer la plus riche culture. Les fèves surtout abondaient ; les Chinois en font une prodigieuse consommation ; ils composent avec la farine de fèves une espèce de pâte fort semblable à des caillebotte dont on extrait le petit-lait. J'ai vu des missionnaires qui abhorraient ce mets ; je suis plus heureux, je l'aime beaucoup. Je dis que c'est heureux ; par ce que dans toutes les auberges le voyageur ne trouve guère autre chose. Nous arrivâmes, sans accident, le mercredi 5 février, en vue de la grande ville de Tchum-Kin-Fou. Wen-Sien ne me suivait que de loin, pleurant toujours et ne me rendant aucun service. Se voyant si près de l'endroit où il devait me quitter, il vint à moi et me dit, en me montrant sa tête : J'ai une grande peine ici, j'ai la croix de Dieu. Je lui fis signe que j'étais content de lui et qu'il n'eût pas d'inquiétudes. Mais Wen-Koï lui lançait souvent des regards de moquerie qui l'humiliaient tellement qu'il nous fut impossible de le réouïver ; quand il fallut passer la barque pour arriver à Tchum-Kin-Fou, dont la position sur le penchant d'un coteau au pied duquel coule une large rivière, est vraiment admirable. Nous nous dirigeâmes vers un hôtel. Il y a dans cette ville beaucoup de chrétiens, mais nous ne connaissions pas leurs maisons. Le maître d'hôtel me donna une mauvaise chambre. Wen-Koï, qui était seul avec moi, me dit : Couchez-vous, faites semblant de dormir ; je vais aller chercher quelques chrétiens. Je lui recommande de se presser un peu. Il part. Au bout d'une petite heure je vois entrer dans ma chambre un grand jeune homme, sec, pâle, qui s'avance vers moi brusquement, en me disant : Vous êtes sourd. J'ouvre mes yeux de toutes mes forces ; jamais je n'avais vu ce jeune homme. Est-ce un des maîtres de l'hôtel ? Est-ce un industriel qui vient travailler sur la bourse ? Je me perdis en conjectures. Il s'approche de mon lit, s'assied dessus sans façon et me dit : Venez avec moi. Ce n'est qu'avec répugnance que je me décide à obtempérer à cette invitation. Nous sortons ensemble de l'hôtel. A peine est-il dans la rue qu'il se met à courir ; force est à moi de le suivre du mieux que je peux. Il me mène dans une petite ruelle assez voisine ; se retourne alors et me dit : Attendez-moi là ; et il disparaît. Je croyais rêver. Qu'allais-je devenir dans cette ruelle ? Je réfléchissais sur la singularité de sa position, quand mon jeune homme reparait en palanquin. Il en sort avec précipitation, me jette dedans à sa place comme un paquet, et le tout se met à courir. Le palanquin circule de rue en rue, va, revient, de manière à me faire croire que porteur et jeune homme tout est fou. Après un quart d'heure de marches et contre-marches, le palanquin s'arrête ; le jeune homme me fait sortir ; nous courons encore à pied pendant quatre ou cinq minutes, et voici que je suis de nouveau dans un palanquin qui fait tout comme le premier. Mais quel est le mystère caché là-dessous, me demandai-je stupéfait ? Enfin, après dix minutes de course, le nouveau palanquin fait halte ; mon conducteur galoppe comme à l'ordinaire devant moi ; il arrive sous le porche d'une grande maison, il donne un coup, la porte s'ouvre et se ferme à triple verrou, ce qui ne m'amuse pas. Nous traversons, toujours en courant, de grands appartemens très-bien ornés, et le jeune homme me fait signe d'entrer dans une chambre fermée seulement par un rideau. J'entre sans balancer, et j'aperçois six ou sept hommes à figuré consternés. Tous tombent à genoux quand il m'aperçoivent, excepté un, que je reconnus vite pour un prêtre chinois. Qu'y a-t-il donc ? lui dis-je. la fin du monde arrive-t-elle aujourd'hui ? — Vous devez bien savoir ce qu'il y a, me répondit-il. Mais je ne sais rien ? Est-ce que les satellites ne viennent pas de vous poursuivre ? Un des hommes venus avec vous a dit que vous étiez pris par eux. Nos chrétiens sont dans l'alarme. Plusieurs déjà sont répandus dans le prétoire et sur

les marchés pour vous racheter, s'il est possible.

Je compris alors pourquoi le jeune homme m'avait fait courir si vite. Je me hâtai de leur rassurer et de leur dire que j'avais été pris en effet, mais qu'il y avait plus de cinquante jours que les satellites ne m'avaient vu. C'était Wen-Koï, qui n'avait rien eu de plus pressé que de raconter ma captivité, et qui avait été mal compris ; ou qui s'était mal expliqué. Le calme se rétablit promptement d'après mes explications. Le soir j'allai en toute paix chez un riche chrétien qui me reçut avec grande joie. C'était le mercredi 5 février, sur la veille de la nouvelle année chinoise. A l'occasion de cette nouvelle année, je fus salué de toutes les façons. Je n'ai jamais vu d'aussi riches costumes que ceux portés par certains Chinois qui venaient me faire le *Ko-teou*. Plusieurs avaient des fourrures magnifiques, de grandes robes de soie bleue moirée ; quelques-uns portaient la boucle d'or, marque d'honneur insigne, et qui n'est pas, comme je le croyais en France, réservée aux mandarins.

Mon départ de Tchum-Kin-Fou eut lieu le 10 février. Je n'avais que des chrétiens avec moi ; le temps des dangers était passé ; je ne me gênai guère. La route était couverte d'allans et venans. Au commencement de leur année, les Chinois ne travaillent plus ; tout commerce est suspendu. Je fus fort surpris de voir autant de femmes voyageant à pied, sans aucun homme qui les accompagnât. Chez presque tous les peuples d'Asie, la coutume condamne les personnes du sexe à la prison quasi-perpétuelle. Mais apparemment qu'en Chine on leur rend la liberté au premier jour de l'an. Certes, elles ne manquent pas d'en profiter ! Leurs costumes, assez semblables à ceux des hommes, ont plus de dorures et moins d'ampleur.

Le mardi soir j'eus le bonheur d'arriver chez un confrère européen, M. Guérin, du diocèse de Bordeaux ; il y avait trois mois que je n'avais pas dit un mot de français ; je me trouvai tout extraordinaire en m'entendant parler cette chère langue ; je suis resté quatre jours avec cet excellent confrère, et le samedi 15, je lui ai dit adieu. De là encore je n'enmenai avec moi que des chrétiens. Deux jours après, j'arrivai à Pont-Chou, belle ville sur les bords d'une rivière charmante. Le surlendemain, je saluai dans Somp-Fou un autre confrère, M. Favand, qui me congédia le vendredi matin, 21 février, en compagnie d'un ancien chef de satellites et de deux autres chrétiens. Le 22 j'entraï dans le Yun-Nan, 81 jours après mon départ de Macao. De Soui-Fou, à la première chrétienté du Yun-Nan, pendant deux jours, nous n'avons fait que monter, monter sans cesse. Je restai le dimanche dans une famille chrétienne. Le lendemain, 21 février, nous continuâmes à gravir des montagnes de plus en plus hautes, marchant par de petits sentiers tordus, souvent par d'affreux précipices. Vers les trois heures, enfin, j'eus le bonheur d'arriver sain et sauf auprès de Mgr de Philomélie, vicaire apostolique du Yun-Nan, et de recevoir la première bénédiction qu'il ait donnée à l'un de ses missionnaires européens. Nous habitons une petite maison assez commode, tout à fait au milieu des montagnes, à quinze lieues de tout mandarin. C'est là que nous allons commencer à étudier la langue. Je pense que je resterai peu de temps ici : un confrère européen, arrivé deux ou trois jours après moi, et qui n'en sait pas beaucoup plus long, a besoin de mon absence, et moi, je n'ai pas besoin qu'il soit toujours à mes côtés. Il aime autant que moi à causer, et Monsieur dit que nous ne ferions aucun progrès, parce que nous jaserions trop en français. Le plus sûr est de ne pas nous exposer.

Ici, mes bien chers parens, se terminera la relation de mon voyage. Il faut que je vous quitte comme de nouveau et que je sorte de la veillée en vous disant un long bonsoir. O mes bien chers parens ! je ne perdrai jamais le souvenir de vos bontés et de votre attachement pour moi. Aussi, je vous le proteste, si jamais de circonstances inconnues me rappelaient en France, et si, par là, de ces mêmes circonstances, j'avais lieu de me croire délié de l'irrévocable serment prononcé dans mon cœur de consacrer le reste de ma vie au ministère apostolique en Chine, vous me trouverez dévoué comme auparavant, et je serais heureux de travailler à votre bonheur. Tous les jours, vous et mes autres amis de France, serez présents à ma pensée au saint sacrifice. Je vous envoie de la terre où définitivement se consummera ma carrière, de la terre où sera creusé mon tombeau. Je vous adresse encore une fois un tendre adieu. Recevez-le avec l'espérance que nous nous trouverons là où l'on ne dit jamais ce mot : adieu !

Votre fils tout dévoué et soumis en Notre-Seigneur Jésus-Christ,
J. CHAUVEAU (*Tien-pa-tse*), missionnaire apost.

3 mars 1845.

FIN